

Un destin russe

Alexeï Makouchinski traverse le XX^e siècle avec un exilé de la révolution de 1917. Bluffant

ELENA BALZAMO

Comme l'auteur lui-même, le narrateur d'*Un bateau pour l'Argentine* s'appelle Alexeï Makouchinski. Comme lui, il est né en 1960 et a quitté la Russie au début des années 1990. Comme lui encore, il vit en Allemagne, où il enseigne la littérature à l'université. Comme lui enfin, il écrit. En l'occurrence, il travaille sur un ouvrage d'investigation biographique, suivant les traces d'un célèbre architecte russe, Alexandre Vosco, un émigré de ce qu'on appelle « la première vague » – ceux qui ont quitté le pays à la suite de la révolution de 1917 et de la guerre civile (1917-1923).

Lors de leur unique rencontre, le vieil homme fait une si forte impression au narrateur que ce

dernier se lance dans une enquête pour mieux cerner sa trajectoire et son œuvre. Il se renseigne sur son enfance au bord de la Baltique, sur sa participation à la guerre civile (du côté des blancs), sur son exil en France dans les années 1930, sur l'impasse existentielle qui l'amène, en 1950, à prendre un bateau pour l'Argentine dans l'espoir de recommencer sa vie. Sur ce navire, il rencontre son alter ego, un ami d'enfance. Cet homme a vécu dans l'enfer totalitaire stalinien, dont il s'est miraculeusement sauvé en 1945; lui aussi rêve de refaire sa vie dans le Nouveau Monde.

Et, en effet, pour Makouchinski, la vie recommence: de grandes constructions appelées à métamorphoser l'architecture moderne sortent de terre – des ponts, des gratte-ciel, des quartiers d'habitation. Une vaste œuvre théorique les accompagne. Et la gloire ne se fait pas attendre: des commandes, des expositions, des interviews...

Fasciné, le lecteur suit cette enquête, et voudrait en savoir davantage sur le prodigieux architecte. Avertissons celui qui serait tenté de glisser son nom dans un moteur de recherche qu'il découvrirait alors – et seulement alors! – que Vosco est un personnage fictionnel. Tout, dans *Un bateau pour l'Argentine*, est inventé: les personnages et les péripéties de leurs existences, les archives qui les étaient... L'illusion est si parfaite qu'on se demande comment on a pu se laisser bernier par cette invention, comment on a pu prendre ce vaste trompe-l'œil pour une histoire vraie.

Prose hallucinatoire

La réponse est simple: c'est la magie d'une écriture qui, à l'aide de simulacres, permet d'incarner la vérité, celle des lieux (Russie, France, Allemagne, Argentine), des époques (des années 1920 à nos jours), des événements, des êtres et de leurs destins. Une écriture qui permet de brasser une

immense matière factuelle, de promener le lecteur dans les dunes de la côte balte et sur les plages argentines balayées par les vents de l'Atlantique, de le faire entrer dans un café parisien ou de lui faire découvrir les corps d'otages criblés de balles par les tchékistes à Riga. Envoûté, enchanté, le lecteur se laisse bercer par cette prose hallucinatoire, à la fois sinieuse et cristalline, aux accents proustiens, mais qui rappellent aussi l'Allemand W.G. Sebald (1944-2001) et ses autofictions.

Là réside la différence entre le narrateur du roman et son auteur: le premier a fait un bon travail de biographe, tandis que le second a créé une œuvre d'art. Un livre passionnant, virtuose, riche comme la vie elle-même et tout aussi beau qu'elle. ■

UN BATEAU POUR L'ARGENTINE
(*Parokhod v Argentinu*),
d'Alexeï Makouchinski,
traduit du russe par Luba Jurgenson,
Louison, 310 p., 25 €.